



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2017

Emmanuelle Vagnon, Éric Vallet (dir.), *La fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)*

Juliette Dumasy



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/14177>

DOI: [10.4000/crm.14177](https://doi.org/10.4000/crm.14177)

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Juliette Dumasy, « Emmanuelle Vagnon, Éric Vallet (dir.), *La fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 17 October 2017, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/14177> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.14177>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Emmanuelle Vagnon, Éric Vallet (dir.), *La fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)*

Juliette Dumasy

REFERENCES

Emmanuelle Vagnon, Éric Vallet (dir.), *La fabrique de l'océan Indien. Cartes d'Orient et d'Occident (Antiquité-XVI^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 372 p.
ISBN : 978-2-85944-979-7

- 1 Ce beau livre, très richement illustré, se présente comme une déambulation savante à travers les cartes de toute provenance (européenne, arabe, asiatique) qui ont figuré l'océan Indien depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. L'ouvrage a pour objectif (exposé en introduction par Emmanuelle Vagnon et Éric Vallet) de mettre en avant la diversité des représentations de cet océan avant qu'une vision commune ne s'impose, sous l'influence occidentale, au XVII^e siècle : comment l'océan a-t-il été « fabriqué », donné à voir et « mis en scène » par les cartes et les cartographes, entre l'Antiquité et la Modernité (p. 22) ? Il ne s'agit pas de retracer une histoire des progrès de la représentation graphique de l'océan Indien, mais plutôt celle des savoirs cartographiques et de leur circulation, au-delà des barrières linguistiques et culturelles. Pour cela, les auteurs utilisent des sources d'horizons multiples : sources grecques, latines, arabes, portugaises, chinoises, turques, perses, indiennes, de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la première Modernité. La belle carte du monde gravée en Mésopotamie au VIII^e siècle avant J.-C., présentée en prélude par Mustapha Djabellaoui, annonce l'océan que l'on va découvrir au fil des pages : un espace à parcourir et à

conquérir mais aussi, au-delà, l'espace de l'inconnu, du songe, des merveilles et des dieux.

- 2 La première partie porte sur la forme générale que l'on attribuait à l'océan Indien. Pour les Grecs, cette mer est celle des confins, mais aussi de l'exploration, du commerce et de l'ouverture sur d'autres mondes plus lointains (chapitre de Didier Marcotte). La connaissance qu'ils en ont a été façonnée par l'expédition d'Alexandre et le récit qu'en ont fait ses généraux, notamment celui de Néarque, dont le contenu a été rapporté par l'historien Arrien dans son traité sur l'Inde (130 après J.-C.). Ces descriptions laissaient penser que la façade maritime de l'Inde s'étirait dans la direction ouest-est, et non (ou peu) vers le sud ; inversement, l'île voisine de Taprobane (Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka) était décrite comme bien plus vaste qu'elle ne l'est en réalité. Cette vision a été largement reprise par la suite. On la retrouve chez Ératosthène, qui, suivant sa méthode de description du monde par des formes géométriques, compare l'Inde à un losange couché sur le côté, ou chez Strabon, qui décrit une Inde pointant timidement vers le sud, comme le montre la passionnante carte reconstituée du monde tel que le géographe l'imaginait par Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, en 1762 (p. 34). Chez Ptolémée, l'Inde est fortement écrasée en latitude et presque éclipsée par Taprobane, comme on le voit sur les cartes accompagnant les transcriptions européennes de la *Géographie* au XV^e siècle (mappemonde de Nicolas Germanus, p. 33). Ptolémée pensait en outre que l'océan Indien était une mer fermée, enserrée par une Afrique qui s'étendait considérablement vers l'est, en regard de l'Inde, jusqu'à rejoindre la Chine ; on retrouve cette représentation dans les mêmes mappemondes.
- 3 Pourtant, dès avant l'ère chrétienne, au tournant du II^e et du I^{er} siècle avant J.-C., des routes maritimes hauturières sont ouvertes et permettent aux marchands romains de gagner la pointe sud de l'Inde et, de là, Taprobane et le Golfe du Bengale. Le *Périple de la Mer Érythrée*, rédigé par un Grec d'Égypte dans les années 40-70 après J.-C., et qui décrit l'océan depuis Zanzibar (Tanzanie) jusqu'au pays de Thin (c'est-à-dire la Chine des Qing), fournit une image remarquable du bassin de navigation, en signalant que la péninsule indienne est bien plus étirée au sud qu'on ne le croyait, et en supposant que dans sa partie occidentale, l'océan Indien communique avec l'Atlantique, au sud de l'Afrique (p. 38). Mais ces deux points ne sont pas repris par Ptolémée (qui pourtant avait lu le *Périple*), parce qu'ils ne lui paraissent pas assurés et qu'ils entrent en contradiction avec la description alexandrine qui fait autorité.
- 4 Dans l'Occident latin, où l'on a perdu la pratique romaine des échanges à l'échelle de l'œcumène, et où l'on n'a pas accès à la *Géographie* de Ptolémée avant le XV^e siècle, la connaissance que l'on a de l'océan Indien est plus ténue et emprunte à d'autres descriptions, comme le montre Emmanuelle Vagnon. Elles diffèrent de la vision ptoléméenne sur deux points principaux : l'Afrique y est beaucoup plus restreinte à l'est et au sud, puisqu'elle s'arrête avant l'Équateur et ne s'étend pas au-delà de l'Éthiopie ; l'océan Indien n'est pas considéré comme une mer fermée mais s'ouvre à l'est sur l'océan circulaire (celui qui entoure l'œcumène et dont l'existence est affirmée dans tous les traités de géographie depuis l'Antiquité). La plus ancienne mappemonde conservée, celle d'Albi (VIII^e siècle, p. 44) semble reprendre en partie les descriptions d'Ératosthène et de Denys d'Alexandrie (II^e s. après J.-C.) ; l'océan Indien n'y est pas nommé mais se confond avec l'océan circulaire, tandis que les rivages asiatiques de l'océan s'étendent le long d'une vaste côte courbe (*Persida, Babylonia, Media, India...*) et que l'Afrique s'arrête à l'Éthiopie. Sur les mappemondes ultérieures, comme celles

accompagnant le *Commentaire sur l'Apocalypse* de Beatus de Liebana (p. 48) ou le *Liber floridus* de Lambert de Saint-Omer (p. 43), l'océan Indien semble avoir pris sa forme traditionnelle : à l'ouest, il communique avec la mer Rouge (dont il prend parfois la couleur) et le golfe Persique ; tout à l'est, il se perd dans l'océan circulaire, qui s'achève lui-même aux confins du Paradis terrestre ; au sud, d'une part il enserre une Afrique qui s'arrête avant l'Équateur, et d'autre part il est bordé par une terre australe dont l'existence a été supposée par les Grecs puis reprise par Macrobe dans son *Commentaire sur le songe de Scipion* (V^e siècle), qui est une référence pendant toute la période. L'océan est également parsemé d'îles dont la fameuse Taprobane.

- 5 Un nouveau mode de représentation de l'océan apparaît avec les cartes marines du XIV^e siècle, comme on le voit sur la mappemonde de Pietro Vesconte utilisée par Paulin de Venise dans sa *Chronologia magna* (1329, p. 55). Pietro Vesconte utilise la méthode cartographique fondée sur les lignes de vent, typique des cartes marines et désormais bien connue. Il s'inspire aussi probablement des cartes d'al-Idrîsî qui, comme on le verra plus loin, reprenait les thèses de Ptolémée en les corrigeant. L'Afrique est très étirée vers l'est mais elle ne ferme pas l'océan, qui communique avec l'Atlantique au sud de l'Afrique ; l'Inde, à la côte « plate », est décomposée en trois parties (*India Magna*, *India Parva* et *India superior* du Prêtre Jean) ; les îles et les ports de la route des épices sont situés de façon remarquable, indiquant l'élargissement des relations commerciales avec l'Asie depuis l'époque des Croisades. Cette carte reflète de façon exemplaire la circulation des savoirs qu'entendent démontrer nos auteurs, ici des Grecs aux Latins en passant par les Arabes, mais aussi entre érudits, marins et marchands.
- 6 Dans le monde musulman, la *Géographie* de Ptolémée a été transmise par des traductions en arabe, mais vraisemblablement sans les cartes qui accompagnaient le texte. Jean-Charles Ducène nous apprend que la plus ancienne représentation de l'océan Indien que l'on puisse reconstituer provient des tables de coordonnées géographiques d'al-Khwârizmî (2^e quart du IX^e s.), qui correspondent probablement au relevé d'une carte que l'auteur avait sous les yeux, et qui était une adaptation revue et corrigée des thèses de Ptolémée (p. 57). L'Afrique s'étire considérablement à l'est mais, inversement à ce que supposait Ptolémée, l'océan Indien n'est pas fermé mais ouvert, et débouche à l'orient vers l'océan circulaire, appelé Enténébré ou Enveloppant. Cette vision se diffusera largement dans les siècles suivants : on la retrouve dans la mappemonde d'Ibn Hawqal, à la fin du X^e siècle (p. 58), puis dans celle d'al-Idrîsî au milieu du XII^e siècle (p. 64) et même chez les Latins, comme on l'a vu avec la carte de Pietro Vesconte. La célèbre représentation d'al-Idrîsî (effectuée pour le roi Roger II de Sicile) est particulièrement intéressante : la côte africaine y est figurée dans la direction sud-ouest jusqu'au Mozambique, puis vire ensuite vers l'est, faisant face aux côtes asiatiques jusqu'à l'extrême-orient ; à partir de là, sa côte se déploie au sud selon un arc de cercle qui lui permet de rejoindre l'Atlantique et de former l'océan circulaire. Le continent africain prend ainsi la forme d'un vaste éventail. Prenant en compte les récits de marins, Al-Idrîsî actualise aussi les données de Ptolémée et d'al-Kwârizmî en ajoutant de nombreuses îles de l'océan Indien, comme Socotra, Zanzibar, les Maldives, Sumatra, Madagascar et Bornéo, ces deux dernières étant confondues, du fait de l'extension considérable de l'Afrique vers l'est (et donc vers l'Indonésie). Ces informations sont détaillées dans la soixantaine de cartes régionales qu'al-Idrîsî a également confectionnées, et qui sont rassemblées dans la belle reconstitution qu'en a faite Konrad Miller au XX^e siècle (p. 162). Chez d'autres auteurs, moins nombreux, qui s'inspirent des travaux du mathématicien et astronome al-Bîrûnî (973-1048 ou 1052),

l'extension de l'Afrique est réduite au sud, au profit d'un océan Indien qui communique avec l'Atlantique au sud de l'équateur (p. 61 et 120). Cependant, malgré ces actualisations, il faut noter que peu de toponymes nouveaux apparaissent sur les cartes après le X^e-XI^e siècle, comme si le modèle de Ptolémée revu et corrigé à cette époque était devenu intangible...

- 7 De plus grandes transformations interviennent dans la cartographie européenne de la Renaissance, suite à la redécouverte de la *Géographie* de Ptolémée, dont un manuscrit est récupéré par les humanistes florentins et traduit au tout début du XV^e siècle. Le texte sera ensuite diffusé avec des cartes reprenant sa méthode de projection fondée sur la latitude et la longitude et ses hypothèses sur la forme de l'océan Indien (voir la mappemonde de Nicolas Germanus, p. 32). Mais les cartes marines ne disparaissent pas pour autant, comme le souligne Emmanuelle Vagnon. Déjà elles avaient considérablement renouvelé la représentation du monde en utilisant le savoir des marins, des marchands et des voyageurs et, sur plusieurs points, étaient plus justes que la vision proposée par Ptolémée. Au XV^e siècle, les figures du monde tentent de faire la synthèse entre tous ces enseignements : beaucoup restent des cartes marines qui n'utilisent pas le système de Ptolémée et intègrent plus ou moins sa description des terres, comme la mappemonde de Fra Mauro qui dessine une Inde ramassée en latitude mais une Afrique qui pointe vers le sud, et un océan Indien largement ouvert (p. 76). La mappemonde de Henricus Martellus Germanus (1490) intègre la projection ptoléméenne mais corrige sa vision du monde en représentant, pour la première fois, le cap de Bonne Espérance nouvellement dépassé par les marins portugais : cette découverte majeure est mise en scène par la figuration de la pointe de l'Afrique hors du cadre de la carte ptoléméenne (p. 78). Au XVI^e siècle, si les planisphères reproduisent des cartes neuves de l'Amérique, ils reprennent l'héritage antique et médiéval pour l'ancien monde, quitte à en offrir une vision surannée et inexacte, à la fois par manque d'intérêt mais aussi par goût pour les références savantes de l'Antiquité et du Moyen Âge, comme on le voit sur la mappemonde de Sébastien Cabot (p. 84-85). Les cartes portugaises, présentées par Rui Manuel Loureiro, reflètent pour leur part les progrès de l'exploration africaine et asiatique par les marins portugais, comme le planisphère d'André Homem de 1559 (p. 90-91).
- 8 Et qu'en est-il du regard asiatique sur l'océan Indien ? C'est tout l'intérêt du chapitre 5 rédigé par Hyunhee Park, dont il faut saluer l'existence tant il est peu courant de travailler sur ces sources lointaines dans les études médiévales en France. Les Chinois ont développé très tôt une cartographie de leur propre territoire, mais ne se sont guère intéressés à l'Océan indien ni aux contrées voisines, que du reste ils exploraient peu. L'œuvre de Jia Dan (729-805), premier ministre de la dynastie Tang, fait figure d'exception : il composa un itinéraire maritime de Canton jusqu'au califat abbasside, qui reflète le cabotage le long des côtes asiatiques et africaines, un traité de géographie et une carte du monde aujourd'hui perdue. Les plus anciennes cartes conservées remontent à la dynastie des Song (960-1276) mais sont assez décevantes pour la représentation du monde non-chinois, très succincte. Un vaste projet cartographique fut lancé sous l'empereur mongol Kubilai Khan, au XIII^e siècle, sous l'égide d'un astronome musulman, Jamâl al-Dîn, qui proposa de rassembler des cartes islamiques pour forger une nouvelle figure du monde (p. 98). Les cartes produites à cette occasion n'ont pas été conservées, mais on peut malgré tout reconstituer leur aspect à travers des documents plus tardifs, comme la carte *Kangnido*, dessinée en Corée en 1402 à partir de sources chinoises et arabes (p. 94-95). La taille de la Chine y est surdimensionnée,

notamment par rapport à l'Inde et à l'Asie du Sud-Est, dans la tradition des cartes chinoises ; l'Afrique y est dessinée comme un triangle pointant vers le sud, pour la première fois sur une carte conservée. Après les expéditions du capitaine chinois Zheng He au début du XV^e siècle jusqu'à la péninsule arabique, qui donnèrent lieu à des cartes nautiques remarquables pour la connaissance de l'océan Indien (p. 102-103), la Chine des Ming se ferma peu à peu à l'étranger et seules des cartes occidentales ou d'influence occidentale, au XVII^e siècle, vinrent renouveler la connaissance de l'océan Indien dans cette région (carte de Selden, planisphère de Matteo Ricci).

- 9 La deuxième partie s'intéresse à la façon dont on a nommé et identifié les différentes zones de l'océan et ses rivages. Pendant l'Antiquité, l'océan fut appelé mer Érythrée (rouge en grec) à cause du corail visible dans le Golfe persique. L'expression d'océan Indien se développe au début de l'ère chrétienne, au moment où l'Inde devient l'horizon principal des traversées dans cette vaste mer. La mer Érythrée en vient alors à désigner la mer plus proche (celle de l'Arabie), tandis que l'océan Indien désigne la mer lointaine, incertaine, dont on ne connaît pas les contours. Le Moyen Âge reprend cette tradition, cantonnant en fin de période l'expression de mer Rouge à celle que l'on connaît aujourd'hui, celle au-delà de laquelle les Européens n'ont jamais pu exercer d'influence politique durable : l'océan Indien reste bien, pour eux, l'océan des confins. Les Arabes, eux, l'appellent le plus souvent mer de Perse, et le subdivisent en plusieurs mers comme autant de bassins de navigation différents.
- 10 Quant aux rivages, ceux de l'Arabie maritime sont les plus familiers pour les Arabes bien sûr, mais aussi pour les Latins, au moins pour la toponymie. Les rivages africains au-delà du golfe d'Aden sont nettement moins bien identifiés, comme le montre Thomas Vernet, et tout au plus connaît-on quelques toponymes que l'on a du mal à situer. Le « pays des Zanj », qui correspond à peu près à la Tanzanie actuelle, est cité par Pline et Ptolémée ; ses régions côtières ont été par la suite islamisées par des Arabes et des Persans et plusieurs noms de villes et de ports sont indiqués sur les cartes islamiques. Plus au sud, c'est le Sûfala (Mozambique), dont les ports sont aussi situés, et les îles de Madagascar et des Comores qui sont mentionnées dans les sources arabes mais de manière vague et approximative. En Occident, on connaît très mal ces régions ; Madagascar est connu grâce à Marco Polo, mais les autres informations proviennent du monde arabe. Ce seront les expéditions portugaises menées à partir de 1505-1506 le long des côtes de l'Afrique orientale (où ils établissent des comptoirs) qui permettront de préciser ces rivages et leur toponymie sur les cartes.
- 11 Les contours de l'Inde restent également longtemps imprécis dans la cartographie occidentale. On connaît assez bien le Gujarat et l'embouchure de l'Indus, grâce à l'expédition d'Alexandre, la tradition chrétienne de l'évangélisation de l'Inde par saint Thomas, et d'importants contacts commerciaux ; mais au-delà règne une grande incertitude. Quelques cartes font exception, comme l'Atlas catalan (1375). Il est un des rares à représenter la péninsule indienne par une forme triangulaire pointant vers le sud, et reprend les toponymes cités par Marco Polo, mais pas seulement, certains provenant probablement de récits de marchands en arabe et en dialectes locaux (p. 184). Des erreurs se transmettent de carte en carte, comme la confusion persistante entre l'embouchure de l'Indus et le golfe de Cambay (p. 187). Là aussi, les Portugais, à partir de leur base de Goa, apporteront une connaissance nouvelle de la côte indienne. La cartographie indienne elle-même était fondée sur des savoirs nautiques traditionnels, qui furent transcrits ou dessinés sous la forme de tables et d'almanachs

plus que sous la forme de cartes topographiques (encart de Lotika Varadarajan, p. 193 et suivantes.)

- 12 La troisième partie porte sur la façon dont on a dessiné, figuré, mais aussi imaginé et rêvé l'océan Indien à travers les cartes. Les îles sont à ce propos un bon révélateur et occupent un statut à part dans la figuration de l'océan. Elles peuvent servir de repère dans l'immensité : Taprobane a ainsi un rôle important de marqueur, point extrême gagné par les navigateurs romains ; de même que Socotra, au large du golfe d'Aden, démarcation entre mer Érythrée et océan inconnu. Dans la cartographie arabe à partir du XI^e siècle, les îles soulignent les confins, ou bien au contraire sont des traits d'union qui permettent de franchir les distances océaniques : c'est le cas en particulier chez al-Idrîsî, qui inscrit toutes les îles dont il a pu avoir connaissance, sans forcément bien les situer (p. 209). En Occident, la tradition fait part de la multitude des îles de l'océan Indien : 12700 à l'ouest de Taprobane selon Marco Polo, 7548 selon l'Atlas Catalan, 1378 selon l'atlas Miller (1519), qui considère Taprobane comme étant Sumatra (une interprétation courante au XVI^e siècle, fondée sur la description de Pline l'Ancien qui la plaçait au sud de l'équateur). Contrairement aux cartes islamiques, qui ne détaillent pas les îles, des cartes latines les représentent avec une grande précision, comme le *Livro de marinharia* de Francisco Rodrigues (1512), qui mêle des vues panoramiques des rivages d'îles indonésiennes à des relevés de leurs côtes selon la technique des cartes marines, à l'échelle locale ou régionale (p. 215). De fait, comme le souligne Zoltan Biedermann, les îles sont difficiles à restituer dans une carte du monde, car elles posent un problème d'échelle : comment quantifier ces îles dans l'immensité marine ? La complexité des représentations qui leur sont attachées fait toute leur particularité (p. 223). En outre, les îles jouent un rôle ornemental sur la carte, et sont un support propice à l'imagination : on y projette facilement une utopie politique (l'unité terrestre de l'île étant supposée en créer naturellement l'unité politique), ou bien des merveilles et des légendes, comme le montre, dès l'Antiquité, l'évocation de l'île des femmes, de l'île d'or ou de l'île d'argent... Les ports sont également l'objet d'une attention particulière. Les routiers comportent des relevés et vues de ports soignés, comme ceux de Dom Joao de Castro, ca. 1542-1545, étudiés par Dejanirah Couto, qui mettent en œuvre figuration en perspective et figuration planimétrique, comme cela se faisait fréquemment dans la cartographie locale de l'époque (p. 236).
- 13 Le livre se termine joliment sur les merveilles si souvent associées à l'océan Indien dans les cartes et les descriptions. Ces *mirabilia*, d'origine antique pour une part comme le montre Pierre Schneider, et qui deviennent un *topos* au Moyen Âge dans les cartes occidentales comme islamiques, sont multiples et concernent tant les bateaux (décrits par Eric Rieth) que les marchandises convoitées par les Européens (Christine Gadrat-Ouerfelli), les animaux (immenses cétacés, *martikhoras* indien...), la végétation (les arbres wâq-wâq, p. 270) et les peuples exotiques (Ichtyophages, Sciapodes...), à l'existence plus ou moins véridique. Ces richesses attirent aussi la convoitise des princes, comme le montrent les cartes turques et persanes qui revendiquent la souveraineté sur les rivages de l'océan Indien.
- 14 En conclusion, les auteurs montrent comment évolua la représentation de l'océan Indien au temps des découvertes et de l'élargissement de l'horizon du côté de l'Atlantique. Alors que s'imposait une représentation « universelle », ou consensuelle, de l'océan Indien, sur la base de la technique occidentale, un bon nombre de traits de la

cartographie médiévale de cet espace perdurèrent, montrant décidément son rôle central dans l'Ancien Monde.

- 15 Cet ouvrage de grande ampleur est le fruit de plusieurs collaborations et programmes de recherche (projet ANR MeDIan), et a notamment reçu le soutien de la Bibliothèque Nationale de France et de la Chaire de dialogue des cultures de l'Université Paris I. Il s'inscrit dans la continuité d'une réflexion engagée avec l'exposition *L'âge d'or des cartes marines* qui s'est tenue à la BnF en 2012, et qui contenait déjà un chapitre consacré à l'océan Indien¹. L'équipe des auteurs est internationale, tout comme le propos qui brasse des sources d'origine multiple, et l'on peut les féliciter pour la réussite d'un si beau projet. C'est en effet à un très beau voyage que nous convie ce livre : voyage dans l'espace, dans le temps, à travers les cartes, les images et les mots pour dire l'océan, ses îles, ses merveilles, les contrées qui le bordent et les cultures qui les ont façonnés. L'objet est photogénique et poétique, la lecture très agréable ; la qualité des illustrations et de la mise en page est remarquable. Les nombreuses cartes présentées sont soigneusement expliquées, des encarts ou focus ponctuent le propos et permettent de commenter plus précisément certains documents emblématiques. On parcourt l'ouvrage comme on parcourrait une exposition (à souhaiter...). Un index, une bibliographie complètent utilement les chapitres. On remarquera juste l'absence de localisation de certains toponymes sur la carte de repérage générale, par ailleurs fort utile (p. 12-13), et d'un lexique pour la toponymie arabe en particulier, avec laquelle il faut quelque temps pour se familiariser, mais ce ne sont là que des détails.
- 16 L'objet de l'ouvrage est lui-même des plus pertinents. Le choix d'examiner les représentations d'un espace spécifique, en l'occurrence l'océan Indien, montre la variété des formes cartographiques d'une civilisation, d'un continent et d'une époque à l'autre, mais aussi les héritages, les circulations et les points de convergence, qui paraissent tout aussi remarquables. C'est une sorte « d'archéologie des savoirs » cartographiques qui est ainsi menée. Elle révèle la place centrale qu'a occupée l'océan Indien dans la représentation du monde des différentes civilisations qui le bordaient, dans les relations entre ces civilisations et avec celles plus lointaines, grecque, romaine ou chrétienne. On considère toujours la Méditerranée comme le centre de l'Ancien Monde, mais, en décalant notre regard vers l'est, ce livre nous montre que l'on peut dire la même chose de l'océan Indien... On se demande cependant si ces cartes ne sont pas porteuses d'une vision quelque peu irénique de ces relations, tant la mer y paraît calme et pacifique ; cette image contraste avec celle que l'on connaît d'un océan Indien soumis à toutes les rivalités et tous les mauvais coups lors de l'expansion puis de la colonisation occidentales, sans compter les difficultés de navigation et les expéditions coûteuses en vies humaines². Derrière l'image idéale que véhiculent ces cartes, celles d'un océan ouvert au voyage et propice au contact entre cultures, se profile une autre réalité...

NOTES

1. Catherine Hofmann, Hélène Richard, Emmanuelle Vagnon (dir.), *L'âge d'or des cartes marines*, Paris, Seuil/BnF, 2012.
2. Timothy Brook, *La carte perdue de John Selden*, Paris, Payot, 2015.